

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

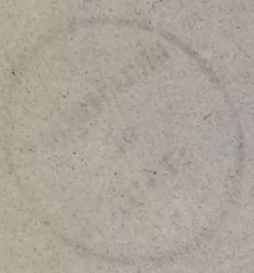


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRAIRIE, EGALITE

LIBERTY



LE MAIRE ET LE CURÉ,

Dialogue Villageois.

LE MAIRE.

QUELLES sont, notre cher Pasteur, les nouvelles que vous venez de recevoir ?

LE CURÉ.

Celles d'aujourd'hui ne sont rien moins que satisfaisantes ; les aristocrates ressemblent à des lions rugissans, ils s'agitent dans l'intérieur, ils intriguent auprès de nos voisins, ils ont levé le masque dans le Comtat Venaissin : là, des prêtres fanatiques soufflent le feu de la discorde et de la révolte : peut-être, en ce moment, la ville de Carpentras, ce foyer de l'aristocratie, est-elle réduite en cendres. Mais tous ces efforts combinés du despotisme



expirant ne ralentissent point le zèle et l'activité des patriotes.

L E M A I R E.

Je trouve ici l'occasion de m'instruire ; veuillez bien me dire ce que c'est qu'un aristocrate. N'y a-t-il que les seigneurs et les évêques qui soient des aristocrates , ou ce que nous appelons des Iscariotes ? (1)

L E C U R É.

On a d'abord donné le nom d'aristocrate aux évêques et aux nobles qui , dans le commencement de la révolution , faillirent , par leur résistance criminelle , à faire évanouir toutes nos espérances. A mesure que nos représentans ont détruit de nouveaux abus , le nombre des mécontents s'est augmenté : tous ceux à qui la réforme étoit préjudiciable , se sont déclarés les ennemis de la révolution ; et voilà ce qui produit tous ces malveillans , qui tantôt aboient ouvertement , tantôt mordent en secret.

(1) Le nom d'Iscariote , donné dans les campagnes aux malveillans , leur convient assez. Un vil intérêt porta Judas à trahir son maître ; le même motif porte les aristocrates à se déchaîner contre la constitution.

LE MAIRE.

J'y suis à présent : on entend par aristocrates les méchans qui crient contre la constitution , parce qu'elle veut leur empêcher de nous ruiner ou de nous scandaliser ; mais je ne comprends pas que des négocians qui ne perdent rien , des moines qui recouvrent leur liberté , puissent être des aristocrates. Cependant j'ai entendu un de ces gros Messieurs se moquer de notre garde nationale , dire *qu'il vaudroit mieux prendre une pioche que monter la garde ; que mon écharpe de maire étoit une bride à veau , etc. etc.* J'ai vu un capucin quêteur , courir comme un forcené , de maison en maison , s'écriant que les députés à l'assemblée nationale étoient des sots , des brigands , etc. ; que la religion étoit perdue ; et si je ne craignois de vous fâcher , je vous dirois que j'ai entendu tenir le même langage à un de vos confrères.

LE CURÉ.

Et vous pensez que le négociant , le capucin , le curé , ne perdent rien dans la révolution ? Je vais vous prouver le contraire. Le négociant dont vous me parlez , se trouve ,

par les nombreux envois d'armes qu'il a faits , amplement dédommagé de la perte que lui firent d'abord essuyer les assignats ; mais le bonhomme , qui n'a jamais ouvert d'autre livre que son *agenda* , s'étoit follement imaginé que son or lui donnoit un grand mérite ; il traitoit avec mépris des manouvriers et artisans que la déclaration des droits de l'homme lui apprend être ses égaux. Il s'indigne de ce que ses richesses ne lui offrent plus le moyen de parvenir aux emplois ; aux dignités ; il se récrie contre des excès que les patriotes désapprouvent autant que lui , mais que ces derniers regardent comme un mal inévitable. Voilà , notre bon Maire , ce qui engage le négociant à déclamer contre l'assemblée nationale , et à jeter du ridicule sur votre patriotisme.

LE MAIRE.

Je vous entends. Mais dites-moi ce qui peut porter ce maudit quêteur à se déchaîner contre nos bons représentans qui ne lui ont fait que du bien ?

LE CURÉ.

Votre naïveté m'intéresse autant que votre bon sens m'a toujours fait plaisir ; vous n'êtes

point de ces gens crédules qui s'imaginoient bonnement que tous les religieux étoient des Moïses qui avoient sans cesse les mains levées au ciel, pendant que les enfans d'Israël étoient aux prises avec leurs ennemis. Vous les aviez vus d'assez près pour les biens connoître, mais vous n'aviez jamais soupçonné que sous un vêtement qui annonçoit l'humilité et l'abnégation, il pût exister le moindre sentiment d'orgueil. Eh bien, j'ose vous assurer que sous la sangle et la bure d'un capucin, il y avoit souvent plus de vanité, plus de prétention, que sous le camail d'un évêque : aussilè décret qui abolit les costumes, trouve-t-il tant de récalcitrons, tant de vénérables, qui aimeroient mieux se faire martyriser que de se dépouiller de leurs frocs et de se raser la barbe. Ce sont ces gardiens, prieurs et autres soi-pensans graves personnages qui se joignent aux malveillans pour calomnier la constitution qui détruit les religieux, mais non pas la religion qu'elle épure, qu'elle rappelle à sa première simplicité. Quant au confrère que vous m'avez cité, il fut patriote dans un temps, mais insulté dans une ville voisine, il n'eut point assez de philosophie pour ne voir dans le ridicule et la défaveur jetés mo-

mentanément sur les prêtres, qu'une ressource de la politique pour abattre le colosse monstrueux du clergé.

LE MAIRE.

J'ai eu cent fois cette pensée, et je me disois souvent : Si on ne nous eût pas ouvert les yeux, si nous eussions pensé, sur le compte des ministres de la religion, comme nos ancêtres, nous nous serions battus comme des lions pour défendre leurs abbayes, leurs couvens, leurs revenus, et nous n'aurions cru en cela que servir la cause de Dieu, au nom de laquelle ils nous auroient aveuglés, emmuselés, comme on a fait à nos voisins les Brabançons, qui, l'année dernière, se firent follement égorger pour des querelles de moines.

Mais permettez, notre cher Pasteur : Vous avez parlé de philosophie ; j'ai lu dans les journaux que c'étoit à la philosophie qu'on devoit la révolution, et que sans les écrits des philosophes nous serions encore à gémir sous le poids de nos chaînes. Je voudrois bien savoir ce qu'on entend par un philosophe. J'avois fait, il y a quelques années, une pareille question à deux personnes différentes. Un moine m'avoit répondu qu'un philosophe

étoit un hérétique , un homme sans mœurs , sans religion , un monstre à étouffer. Le fils de notre ci-devant seigneur ne voyoit dans un philosophe qu'un homme bizarre , singulier , un véritable fou. Je vous avoue que je m'étois arrêté à cette dernière idée ; aujourd'hui je ne puis la concilier avec tout ce qu'on nous dit de ces braves représentans qui nous ont fait tant de bien , qui n'ont détruit tant d'abus , que parce qu'ils étoient de véritables philosophes.

LE CURÉ.

Un philosophe est un homme qui médite plus qu'il n'étudie , qui réfléchit plus qu'il n'apprend , qui règle sa conduite sur les bases immuables de la nature plutôt que sur l'opinion publique. Un philosophe se porte dans tous les siècles , parcourt toutes les régions , consulte toutes les lois , examine toutes les croyances , compare tous les usages , non pas pour satisfaire une vaine curiosité , mais uniquement pour former des résultats favorables à la cause commune. L'amour de l'ordre , le bonheur de ses frères , des vues de bienfaisance et d'humanité , tels sont les mobiles puissans qui ont déterminé sa conduite , et

l'ont rendu tolérant par principes , judicieux , équitable , et zélé patriote , avant même que nous eussions une patrie ; un philosophe est donc un homme qui , pensant d'après lui-même , a presque toujours à combattre les préjugés et les abus de son siècle ; il est donc souvent en contradiction avec les ignorans et les imposteurs. Les uns ne pouvant s'élever jusqu'à lui , le traitent de fou , de visionnaire ; les autres , furieux d'être démasqués , l'appellent un impie.

LE MAIRE.

Et moi , désormais , je veux appeler les philosophes nos maîtres et nos bienfaiteurs. Combien je vous sais gré d'avoir rectifié mes idées sur leur compte ! Maintenant je désirerois savoir ce qu'on entend par patriote. Quand je vois certains personnages , que vous connoissez , se décorer de ce titre , je suis tenté de croire que le patriotisme a ses charlatans comme la médecine.

LE CURÉ.

Vous avez bien raison , notre Maire ; tous ceux qui se targuent du beau nom de patriotisme , ne sont pas toujours patriotes. Le véri-

table patriotisme suppose de l'élévation dans les sentimens , de la philosophie dans les idées. Un bon patriote est un homme sans préjugés , mais droit , équitable , généreux autant que sensible , toujours prêt à sacrifier son intérêt personnel à la cause commune : imbu de ces grands principes de justice et d'humanité , d'où découlent toutes les vertus sociales , un véritable patriote ne peut être que bon ami , bon père , bon époux , bon citoyen. Si , à ces qualités précieuses , il joint le courage et la fermeté , la fuite du luxe et l'austérité des mœurs , on peut alors le citer comme un chaud patriote , un républicain véritable , digne de toute notre estime.

LE MAIRE.

Je vous interromps : permettez qu'ici je fasse une application qui me paroît juste. Tout ce que vous venez de dire semble s'accorder avec l'idée que je me suis faite de cet intrépide journaliste , de ce véritable ami du peuple dont les feuilles , comme on dit , respirent le patriotisme le plus brûlant.

LE CURÉ.

Prenez garde : l'excès du zèle a ses dangers. Cet écrivain hardi et véhément , que

vous citez , fut généralement applaudi , tant qu'il ne s'arma de la hache réformatrice que pour extirper des abus ; mais quand il osa la lever sur des citoyens estimables , quand , par les discours les plus séditeux , il aiguïsa le poignard du fanatisme politique , quand il revêtit des dehors séduisans de l'éloquence , des listes de proscription et des arrêts de mort , les véritables patriotes ne virent plus en lui que le funeste instrument de l'anarchie : quelques-uns même eurent assez de courage pour invoquer contre lui le glaive des lois. Cette frénésie politique d'un écrivain dangereux , s'est communiquée à ces imaginations promptes à s'embraser , à ces individus irascibles , pour qui la contradiction est une offense. C'est ainsi qu'on trouve chaque jour des soi-disans chauds patriotes qui , enflammés par des écrivains sanguinaires , ne parlent que de pendre ou de brûler ; on diroit des inquisiteurs espagnols. Ils ressemblent encore au législateur qui prêchoit sa croyance le glaive à la main , avec cette invitation singulière : *Crois , ou je te tue.* De tels partisans de la révolution , bien loin de servir une cause si belle , ne font que lui susciter de nouveaux ennemis.

Que je m'appuie sur une comparaison frap-

pante : La religion chrétienne , fondée sur l'union et la charité fraternelles , trouve , après une antiquité de dix-huit siècles , de véritables croyans et des défenseurs intrépides (1) ; tandis que le mahométisme , établi à main armée , n'a fait que cimenter l'esclavage en dégradant les ames.

Quant à notre sublime constitution , efforçons-nous d'éclairer le peuple , et il la bénira : cette constitution qui , pour ainsi dire , est toute faite pour lui (2) ; convaincons les aris-

(1) Les véritables défenseurs de notre sainte religion sont ces représentans patriotes qui ont travaillé à la constitution civile du clergé , ainsi que ces dignes lévites qui ont combattu en faveur de la liberté des cultes ; tels que les Syeyès , les Taleyrand , etc. J'appelle ennemis de la religion ceux qui , pour l'avilir et la rendre méprisable , s'efforcent de l'investir des erreurs et des passions humaines. On diroit , à les entendre , qu'ils ne combattent que pour la cause de Dieu ; mais quand on examine les motifs qui font mouvoir ces champions de l'aristocratie , on reconnoît qu'ils veulent bien moins perpétuer la foi que perpétuer les abus.

(2) C'est sur le peuple , et sur-tout sur l'habitant des campagnes , que vont se répandre les bienfaits de la constitution. Il est temps que le funeste préjugé qui entassoit les hommes par milliers dans le sein des

operates, et les sacrifices que commande l'intérêt commun, deviendront supportables. Répandons l'huile et le vin sur les blessures qu'occasionna le choc des passions et des intérêts, et nous devons à ces soins officieux cette concorde et cette union si désirées, et si nécessaires pour repousser les ennemis du dehors.

villes, en dépeuplant les campagnes, disparaisse pour toujours. La France ne deviendra pas entièrement agricole ; mais nous toucherons bientôt à l'époque fortunée où le fils d'un laboureur, sortant de l'école nationale, n'ambitionnera d'autre profession que celle de ses pères.

Déjà la manie d'une belle plume et d'un peu de latin, ne domine plus l'ouvrier des villes. Pour favoriser le développement de ces germes régénérateurs, rappelons ce beau passage du Mosès Mendelshon : " L'artisan qui fait bien son métier, a peut-être l'existence la plus paisible qu'on puisse attendre dans nos sociétés politiques. Exempt d'espérances trompeuses, de soucis inquiétans, uniforme dans sa vie, modéré dans ses désirs, il jouit du jour présent en attendant un lendemain semblable, (p. 86). „ Courage, paisibles chefs d'ateliers, n'inspirez à vos enfans d'autre goût que celui d'un travail manuel, qui vaut cent fois mieux que ces bribes de latin et cette belle plume qui font mourir de faim tant d'individus à la porte d'un comptoir ou d'un bureau.

LE MAIRE.

Je conçois à présent tout le mal que peuvent faire ces patriotes extrêmes , ces écrivains audacieux qui soufflent , comme vous le dites , le feu de la discorde : ils sont d'autant moins excusables , qu'étant instruits , ils connoissent tout le danger du poison que leur plume distille , et il n'y a , à mon avis , qu'une coupable ambition qui puisse les porter à de pareils excès.

LE CURÉ.

Vous y êtes , notre Maire ; ces patriotes enragés sacrifient toujours le bien public à leur intérêt particulier : les malfaiteurs courent à un incendie dans l'espérance d'y trouver une proie ; les écrivains Machiavélistes , les fanatiques de la liberté , appellent le trouble , la discorde , les dissensions , et même la guerre civile , espérant de trouver un sceptre parmi les cendres et les ruines. Ces hommes de sang sont d'autant plus dangereux , que la même bouche qui souffle le feu de la sédition , distille , au besoin , le miel et l'ambrosie ; adulant ceux dont ils font l'instrument de leurs passions , caressant cette

partie du peuple qui vit dans le désœuvrement et l'insouciance des besoins, ils lui parlent de la loi agraire , de l'abolition des impôts , etc. Mettons encore dans la classe des faux patriotes ces ignorans qui prennent la déclaration des droits de l'homme pour l'affranchissement de tous les devoirs , qui entendent , par être libres , satisfaire toutes ses passions : dépassant sans cesse les bornes de la décence et de l'honnêteté , ils croient être républicains quand ils ne sont que grossiers , exempts de fanatisme quand ils outragent la divinité.

LE MAIRE.

Ah ! c'est précisément ce que nous avons remarqué dans les assemblées primaires. Les uns affectoient de prononcer les paroles les plus obscènes, précisément parce qu'ils étoient dans une église ; d'autres ne daignoient point en sortir pour satisfaire aux besoins de la nature : quelques - uns insultoient des gens éclairés , dès qu'ils en étoient contredits ; en un mot, on se rassembloit au nom de la liberté , et jamais on ne fut moins libre.

(17)
L E C U R É.

Je n'ai pas achevé le tableau de tous les faux patriotes ; il reste encore de la toile pour les hypocrites de la liberté. Je mets dans cette classe les ci-devant privilégiés , la plupart des nobles et des bénéficiers à mitre ou à crosse, enfin tous ceux qu'on a vus se déchaîner contre la révolution, dans un moment où ses succès étoient douteux. Quand les patriotes ont pris le dessus, quand on a pu dire la révolution est achevée , beaucoup de ces aboyeurs ont changé de langage ; ils se sont couverts du manteau du patriotisme ; ils se sont dits entraînés par la force de la conviction, quand ils n'étoient mus que par un vil intérêt ; et ne pouvant plus régner par la morgue , ils dominent par la popularité. Ils s'insinuent dans ces sociétés patriotiques , sur l'établissement desquelles ils ont jeté du ridicule, et ils s'en servent comme d'un échelon pour parvenir aux places.

L E M A I R E.

Mais que pensez - vous, notre Curé, de ceux qui ont refusé le serment ?

L E C U R É.

On nomme dissidens ceux qui ont refusé le serment constitutionnel. Il est des dissidens

que je plains, il en est que je méprise, et d'autres que je déteste. Je plains ceux qui, entraînés par une crainte irréfléchie, ne voient dans les sages réformes du clergé que des atteintes portées à notre sainte religion ; ils confondent sans cesse la puissance spirituelle avec la puissance civile, la discipline extérieure de l'église, avec la morale du Christ. L'église n'est pas à leurs yeux l'assemblée des fidèles, mais une assemblée de prêtres qui, juges dans leur propre cause, doivent repousser les mains profanes et réformatrices qu'on leur tend pour les relever de leurs chûtes ou les ramener dans la bonne voie. Ils appellent ennemis de la religion ceux-là mêmes qui cherchent à lui rendre son premier lustre, en la dégageant de toutes les pratiques superstitieuses qui les déshonorent ; ils jugent de cette œuvre sublime, comme d'un établissement humain que la politique auroit créé, que la politique soutiendrait. Le Christ disoit à ses disciples que tous les efforts de l'impiété ne parviendroient jamais à renverser l'église qu'il vouloit établir : pourquoi donc nos dissidens s'appitoient-ils sur le sort d'une religion qui n'a pas besoin d'être étayée par un bras de chair ?

L E M A I R E.

Je pense ainsi que vous ; et les prêtres non sermentés qui sont de bonne foi , me paroissent moins coupables qu'égarés par une crainte chimérique. Savez-vous , notre Pasteur , ce qui leur donne de l'ombrage , c'est ce que vous appelez la liberté des opinions : ils craignent que cette liberté , décrétée par l'assemblée nationale , ne devienne le cri de ralliement de tous les incrédules , qui n'étant plus retenus par aucun frein , vont se déchaîner audacieusement contre notre sainte religion.

L E C U R É.

Tous les maux qui ont désolé l'église sont partis de son sein. Cette mère tendre n'a jamais reçu de blessures plus cruelles que celles qui lui ont été faites par ses propres enfans ; l'orgueil , l'ambition , et les autres vices de ses prêtres , lui ont suscité dans tous les temps des ennemis sans nombre , mais les coups qu'ils lui ont portés étoient moins dirigés contre elle que contre tout ce que les passions des hommes y ont ajouté. Ce ne fut presque jamais la doctrine de

l'évangile que combattirent les hétérodoxes ; mais l'avarice de ses ministres , leur vie licencieuse , leurs orgueilleuses prétentions , leur ambition démesurée , leur profonde ignorance. Quand nous n'aurons plus d'évêques à cent mille écus de rente , quand les prêtres seront citoyens sous tous les rapports , quand on les distinguera moins par leur costume que par leurs vertus , quand ils substitueront à la théologie de l'école , des connoissances plus relatives au bonheur de leurs frères , il n'y aura plus alors ni sectaires ni incrédules ; et cette liberté de la presse qui fait le tourment des âmes pusillanimes et le désespoir des oppresseurs , loin de porter atteinte à l'œuvre de Dieu , ne servira au contraire , qu'à conserver ce précieux dépôt dans une intégrité parfaite.

LE MAIRE.

Le pauvre Curé , notre cher voisin , n'a refusé le serment que parce que ces Messieurs de St. Sulpice lui ont dit que s'il le prêtoit , il seroit schismatique , excommunié , et d'autres gros mots qui lui ont fait peur. Il les a crus sur leur parole ; et il me disoit l'autre jour qu'il falloit être un véritable janséniste pour se résoudre à prêter le serment de la consti-

tution. Je voudrois bien savoir ce que c'est qu'un janséniste.

LE CURÉ.

Pour bien connoître les disciples de Jansénius, il faut leur opposer ceux de Molina. Les jansénistes et les molinistes ont donné tour-à-tour des scènes ridicules et peu édifiantes. Les convulsions des uns, l'intolérance des autres, les querelles, les rivalités, les persécutions des deux partis, ont troublé la France pendant plus d'un siècle. Heureusement depuis la destruction des Jésuites les disputes sur le jansénisme et le molinisme sont devenues moins fréquentes, et il faut espérer qu'il n'y aura bientôt ni jansénistes ni molinistes, et qu'à l'imitation des premiers fidèles, les chrétiens de ce vaste empire n'auront désormais qu'un cœur et qu'une ame. Mais, notre Maire, je n'ai pas encore satisfait votre curiosité; vous voulez connoître et les molinistes et les jansénistes. Je vous ai déjà dit que l'expulsion des enfans de Loyola mit fin, pour ainsi dire, aux querelles de l'école, de sorte que dans ces derniers temps on ne connoissoit guère les molinistes et les jansénistes que par leur morale. Le relâchement des uns et l'aus-

vérité des autres avoient établi entr'eux une
 ligne sensible de démarcation ; et les prêtres
 divisés autrefois sur des questions abstraites ,
 l'étoient aujourd'hui sur l'enseignement de la
 morale. Les molinistes paroissent vouloir com-
 poser avec la fragilité humaine. Un culte pour
 ainsi dire purement extérieur , des pratiques
 minutieuses , sont chez eux substitués aux
 devoirs d'une véritable piété : ils traitent la
 religion comme une affaire de politique. Un
 amendement parfait leur paroît impossible ,
 ils se contentent des apparences de la vertu.
 Tout chrétien qui se dit repentant est , à leurs
 yeux , converti. Les longues épreuves leur
 paroissent inutiles , dangereuses même , en
 ce qu'elles peuvent effaroucher et rebuter un
 pénitent. A ce relâchement de principes , ils
 joignent une soumission sans bornes à leurs
 supérieurs : aussi les a-t-on vus , depuis le
 commencement de la révolution , se montrer
 les soutiens et les vengeurs du despotisme épis-
 copal : aussi remarque-t-on qu'entre les dissi-
 dens , les clabaudes les plus entêtés ne sont
 devenus tels que par esprit de parti , et qu'ils
 déplorent bien moins la perte de la religion
 que la destruction du *Sulpicianisme*. Aussi les
 voit-on se déchaîner contre le comité ecclé-

tiastique, avec une espèce de fureur , et insister moins sur l'impiété de ses membres que sur leur Jansénisme.

LE MAIRE.

Ils ont beau crier à l'hérésie , au jansénisme , nous ne les en croirons point. Je pense, comme vous me l'avez dit hier , qu'un prélat choisi par le peuple, vaut bien un prélat nommé par des courtisans ; qu'un curé salarié par la nation , vaut bien un prieur engraisé de dîmes ; qu'une vertueuse mère de famille vaut bien cent femmes cloîtrées , et qu'un évêque entouré de ses prêtres est un spectacle bien plus majestueux que celui d'un cortège de comtes ou de chanoines chamarrés d'hermine , de pourpre et d'orgueil.

LE CURÉ.

Il paroît que votre mémoire est sûre , c'est précisément ce que je vous ai dit : allons, puisque vous entrez si bien dans mes idées , j'espère faire de vous un prosélyte en patriotisme. Poursuivons : Les Jansénistes , ou du moins ceux à qui l'on donne aujourd'hui ce nom , plus judicieux dans leurs principes , plus sévères dans leur morale , plus consé-

quens dans leur conduite , connoissent parfaitement le cœur humain ; les ressorts qui le font mouvoir , les désirs qui l'agitent , les faiblesses qui l'égarent , les passions qui le tyrannisent ; tout cela est pour eux la matière des méditations les plus profondes : aussi le résultat d'une étude aussi instructive que celle de l'homme , leur présente-t-il l'exacte mesure de ses devoirs : aussi les vit-on dans tous les temps ennemis déclarés des palliatifs de l'hypocrisie , des simulacres de la vertu. Ils ne se laissent aveugler ni par un extérieur décevant , ni par des promesses astucieuses ; ils jugent de l'empire des passions ainsi que les philosophes de l'antiquité. Les Molinistes , comme les impartiaux de nos jours , ne veulent que des réformes partielles ; les Jansénistes exigent une réforme totale : les uns confient ce qu'il y a de plus auguste , de plus sacré dans notre religion , à des hommes charnels , vicieux , corrompus ; les autres éloignent avec soin des mystères sacrés les chrétiens de cette sorte. Les Molinistes enfin ont une morale plus assortie aux siècles de l'ignorance et du despotisme ; les Jansénistes , amis de l'ordre et des vrais principes , se trouvent d'autant plus rapprochés de la révo-

lution , qu'ils ont souvent fait des efforts pour abattre l'aristocratie épiscopale , et ramener le christianisme à sa simplicité primitive. (1)

LE MAIRE.

Bon , notre cher Curé , je suis parfaitement instruit de ce que je voulois savoir. Tenez : je vous dirai franchement qu'un jour mon cher cousin ne répondit à des questions pareilles à celles que je vous ai faites , qu'en me donnant à lire une certaine *constitution* qui n'étoit pas certainement la constitution Française. Eh bien , je lus cette constitution du Pape d'un bout à l'autre , et je vous jure que je n'y compris pas la moindre chose.

LE CURÉ.

Je vous ai dit qu'il y avoit des dissidens

(1) On nous pardonnera sans doute de nous être étendus sur les Jansénistes et les Molinistes , aussi peu connus du peuple que les philosophes : d'ailleurs , les principes du Jansénisme modéré , plus universellement répandus que la doctrine ultramontaine de leurs adversaires , ont plus contribué qu'on ne pense à la réforme constitutionnelle du clergé.

Au reste , nous prévenons que par Jansénistes , nous n'entendons parler ni des convulsionnaires de nos jours , ni des crucificateurs Fareinistes , ni des calculateurs Joséphistes qui assignent 1700 ans de purgatoire pour une peccadille.

méprisables. On peut appeler de ce nom , et les fanatiques de parti , et tous ces évêques qui , pour faire leur cour à nos ci-devant grands-vicaires , archevêques , etc. s'avisent de les singer , en espérant avec eux la contre-révolution. Mais ceux que je déteste , ceux que je regarde comme des criminels de lèse-humanité , ce sont ces prédicateurs de révolte , dont la plume distille le fiel et l'absinthe , et dont la main féroce aiguise le poignard du fanatisme religieux. Ces dangereux ennemis de notre bonheur , ne se contentent pas de répandre au loin de funestes semences de bouleversement et d'anarchie , ils voudroient encore , dans leur rage impuissante , à l'imitation de l'amant de Dalila , ébranler , renverser l'édifice constitutionnel , dût-il , en s'écroulant , les ensevelir sous ses ruines : voilà les dissidens qu'on peut véritablement appeler réfractaires ; voilà les coupables que doivent épier ceux qui veillent pour le salut de la patrie ; ils n'échapperont point sans doute à leur vigilante activité. Ils ont abusé , jusqu'ici , de l'indulgence des représentans du peuple , pour disséminer leurs dégoûts libelles. Le temps est venu où la nation va se faire justice de ceux qui l'outragent , et

réprimer enfin la fureur des ennemis du peuple. Mais autant on doit sévir contre les réfractaires perturbateurs, autant on doit protéger, tolérer, les dissidens de bonne foi. Eh ! voudrions-nous enchaîner la pensée, ainsi que faisoient les despotes ? Devenus tolérans envers nos frères qui n'ont pas la même croyance que nous, serions-nous les persécuteurs de ceux qui ne sont séparés de nous que par un intervalle imperceptible ?

LE MAIRE.

Que pensez-vous, notre Curé, de la bulle du Pape ?

LE CURÉ.

Et vous, notre Maire, qui l'avez lue, qu'en pensez-vous vous-même ?

LE MAIRE.

Ce que j'en pense, c'est qu'elle est sortie de la fabrique de M., R. et compagnie, ainsi que le croient les gens sensés ; mais, quand elle seroit l'ouvrage des illustres cardinaux, croyez, notre cher Curé, qu'elle ne peut faire impression que sur nos béates (1). Laissez

(1) Le mot de BÉATE équivaut à celui de dévote. Les béates de village ne sont ni moins orgueilleuses, ni moins médisantes, ni moins sensuelles que celles

faire ces bégueules , nos femmes sauront les mettre à la raison ; et une petite correction fraternelle produira un meilleur effet que la lanterne.

LE CURÉ.

Point de voies de fait. Les dissidens n'ayant pu trouver le martyr , seroient charmés , peut-être , d'éprouver des humiliations. Vous

des villes. Il n'y a pas d'être au monde plus malicieux , plus déifiant , plus soupçonneux qu'une béate. J'en connois une qui est bossue , bancale , édentée , ridée , noire comme une africaine , en un mot c'est un miracle de laidon : Eh bien , cette béate sexagénaire se persuade qu'on la convoite toutes les fois qu'on la regarde. Munie dernièrement d'un écrit incendiaire d'un ci-devant évêque , elle assembla un comité femelle , et présidant le dévot sénat , elle pérora pendant une heure , au bout de laquelle versant quelques larmes hypocrites , elle conclut par soutenir que tous les prêtres sermentés étoient schismatiques , excommuniés , et que la foi étoit perdue ; c'est ici qu'il faut dire avec Horace : " Spectatum admissi risum teneatis „ amici „ A ce spectacle , pourriez-vous , mes amis , vous empêcher de rire ! (Note communiquée à l'auteur.)

Nous réclavons une exception en faveur de ces personnes véritablement , dévotes qui font concourir la piété la plus solide avec la pratique des vertus sociales.

avez sans doute oui parler des flagellans ; bientôt nous aurions des flagellés. Laissons en paix les dissidens , efforçons - nous plutôt de tarir la source des haines individuelles , par de persuasives démonstrations. Si nous ne sommes pas assez heureux pour convaincre nos frères qui se trompent , soyons assez sages pour les tolérer , ainsi que je vous le disois tout-à-l'heure.

LE MAIRE.

Oui , nous devons les laisser vivre en paix. Que nous importe , s'ils ne veulent pas prêter le serment de la constitution ? Leur refus est une preuve d'ignorance , ou de mauvaise foi , ou d'aristocratie ; et dans la nouvelle constitution , il ne faut pas que les prêtres soient ignorans , hypocrites , ou aristocrates. Mais nous nous sommes assez étendus sur la prestation du serment , parlons de la rareté du numéraire : on diroit que tous nos écus ont passé chez nos voisins , tant il est difficile de s'en procurer. Les petits assignats perdent 6 à 7 pour cent , et même plus : d'où vient cette disette d'argent ? Et que pensez-vous de ce papier-monnoie qui n'a pu obtenir encore tout le crédit qu'on s'en promettoit ?

LE C U R É.

Il vous souvient de l'époque où fut agitée la grande question des assignats ; vous n'avez pas oublié sans doute que je vous fis observer que leur émission étoit absolument nécessaire pour rembourser les créanciers de l'état , pour effectuer la vente des biens nationaux , et empêcher cette banqueroute désastreuse qui auroit bouleversé le royaume. Je vous fis remarquer dans le temps , que les assignats avoient une hypothèque réelle sur les biens nationaux , et qu'il n'en étoit pas des assignats ainsi que des anciens billets de banque imaginés sous le Régent , par l'agioteur Law , en un mot , qu'ils méritoient la plus grande confiance.

LE M A I R E.

Il me souvient de tout cela ; j'eus bien de la peine à me rendre aux excellentes raisons que vous fîtes valoir pour surmonter ma répugnance pour le papier-monnoie. Mais ce qui acheva de me persuader , ce fut le spectacle de L' M. . . . s'agitant comme un démon dans la tribune , pour empêcher

l'émission des assignats. Oh oh, M. L., me disois-je à moi-même, vous ne voulez point des assignats ? Je vois bien pourquoi : c'est qu'avec cette monnoie nous allons acheter vos fermes. Mais les aristocrates eurent beau crier et prophétiser la misère ; les assignats ne se sont pas seulement soutenus, mais ils ont soutenu, comme on dit, la révolution ; et nous n'avons pas payé une paire de souliers trente-six livres, comme on nous l'avoit annoncé.

L E C U R É.

Vous parliez de la rareté du numéraire ; cette disette est un malheur momentané, qui dépend de plusieurs causes ainsi que le disoit le citoyen Rabaut dans l'excellent rapport que nous avons lu ensemble. La première, selon lui, a sa source dans les faux bruits de banqueroute, qui répandus naguères avec tant d'affection par les malveillans, ont engagé les créanciers étrangers à réaliser leurs créances ; la seconde dans les paiemens considérables faits pour l'achat des grains chez l'étranger en 1789 ; la troisième se trouve dans la balance du commerce échangée à notre désavantage, et nous obligeant de solder en écus ; la quatrième dans l'échange des assignats que les

étrangers reçoivent pour intérêt de leurs créances ; la cinquième dans la fonte des écus sur laquelle il y a un bénéfice de 5 pour 100 ; la sixième , dont le citoyen Rabaut ne parle pas , est l'insatiable soif de l'or de certains usuriers qui accaparent les écus pour juguler des infortunés qui sont dans un besoin pressant , en les leur échangeant contre des assignats , moyennant 10 à 12 pour cent de perte , et ils appellent cela rendre service..... Mais encore un peu de patience , et l'agiotage sera anéanti comme le despotisme : il est démontré que les assignats ne perdent que par leur indivisibilité. Le décret qui ordonne une émission de petits assignats de 5 liv. qui concourront avec la monnoie de billon qu'on se propose de frapper , fera reflourir le commerce dans nos villes manufacturières ; et quand le commerce fleurit dans les villes , l'abondance règne dans les campagnes.

LE MAIRE.

Les campagnes n'ont point à se plaindre. Plusieurs de mes confrères avoient de l'argent ; ils l'ont échangé contre des assignats pour un léger bénéfice , et avec ces assignats , ils ont acquis des biens nationaux. Ces biens
nationaux

nationaux présentent des terres à défricher ; des maisons à reconstruire ; ces défrichemens, ces réparations, occuperont des bras, les journées augmenteront peut-être ; eh tant mieux pour la classe indigente. Déjà cette classe, ci-devant infortunée, s'aperçoit, ainsi que nous, des bienfaits de la constitution. Les gabelleurs et commis sont congédiés ; les droits insolites de la féodalité abolis : on est baptisé et marié pour rien ; la dîme n'existe plus ; la chicane est à bas ; nous ne voyons plus entrer dans nos maisons ces mendiants encapuchonnés, qui prenoient notre lard, notre vin, etc. et ne nous donnoient en échange que des *Dieu-vous-bénisse*, des images ou des chapelets (1).

(1) La mendicité volontaire avilit celui qui l'exerce ; par-là même que l'habileté du métier consiste dans une extrême impudence. Voici un trait qui justifie cette observation. Le P. J. M., capucin de Tar.... attiré un jour de mardi gras par la fumée du rôti, se glisse dans la cuisine d'un fermier ; le père de s'extasier sur la bonne mine d'un dinde qui tournoit à la broche, la dévote métayère qui l'arrosoit de s'écrier : Mon révérend père, mon très-révérend père, il est bien à votre service. — Quoi tout de bon ! Divin Jésus, que votre providence est admirable ! Nous n'avions pour notre souper qu'un misérable gigot, aussi sec, aussi coriace que mes vieilles sandales. Ma bonne, une ser-

Il ne nous manque , à présent , que les ateliers de charité et les maisons d'éducation. (1)

LE CURÉ.

C'est à la réforme des mœurs que nous devons l'affermissement de la constitution ; or on ne peut parvenir à réformer les mœurs , qu'en réformant l'éducation (2). C'est de cette éducation nouvelle que s'occupent aujourd'hui tous les écrivains philanthropes (3) ;

viète , s'il vous plaît , pour envelopper le cadeau que vous me faites ; la dévote fermière œuvre de grands yeux ébaubis , et laisse emporter le dinde.

(1) En Angleterre , il n'est pas de village un peu considérable où l'on ne trouve deux grands édifices qu'on prendroit volontiers pour le logement d'un lord : l'un est l'école nationale gratuite ; l'autre l'atelier de charité. Nous avons égalé , surpassé même les Anglois dans nos principes constitutifs : mais que nous sommes encore loin de ce peuple libre , quant aux établissemens de bienfaisance et d'utilité.

(2) On s'étonné que notre réforme politique n'ait pas encore amené une réforme morale. Cette réforme morale est déjà faite dans ces âmes fortes et républicaines que la philosophie élève à la hauteur de la révolution. Mais chez les autres hommes les préjugés d'une éducation défectueuse offrent un obstacle invincible à la régénération des idées ; voilà pourquoi il y a si peu de véritables patriotes.

(3) Amis de l'humanité.

déjà le comité de constitution a reçu de toutes les parties de l'empire , divers plans d'éducation nationale. Les auteurs de ces projets s'accordent tous dans un point essentiel ; c'est que cette institution ne fera pour ainsi dire que développer nos idées naturelles , et sera tellement adaptée à tous les états , par la réunion des connoissances utiles , qu'au sortir de l'école nationale (1), on sera propre non-seulement à embrasser une profession quelconque , mais encore à remplir avec dignité toutes les fonctions civiques : mais quel soin que l'on prenne pour propager les lumières et faire jouir tous les individus du bienfait inappréciable de l'éducation nationale , la tâche de nos législateurs ne sera point encore remplie.

Si l'homme a besoin d'être instruit , il ne l'a pas moins d'être protégé quand le malheur le

(2) Combien cette école nationale contrastera et avec ces collèges où l'on végète pendant une dizaine d'années , d'où l'on ne rapporte que des préjugés de toute espèce , et avec ces écoles de village où des ouvriers en rubans ou dentelles empruntent tout leur mérite d'un habit de recluse , et s'avisent d'enseigner ce qu'elles ignorent , ne donnant leurs leçons qu'en même temps qu'elles passent la navette , ou font voltiger le fuseau.

poursuit , quand des maladies imprévues le mettent dans l'impuissance de payer le tribut qu'il doit à la société. A voir cette multitude effrayante de malheureux qui inondent les villes et les campagnes , on seroit tenté de croire que nos pères peu touchés du spectacle affligeant des misères humaines , ne furent jamais tentés d'offrir un asile à l'infortune. Cependant toutes nos villes renferment des hospices ou maisons de charité , élevés à grands frais et richement dotés. Pourquoi est-il donc tant de malheureux , repoussés sans doute de ces asiles accessibles aux besoins supportables , inaccessibles à l'extrême misère (1) ? Parce que le despo-

(1) Un septuagénaire malheureux se présente dans une maison de charité ; dans l'exposé de sa misère il ajoute qu'il est obligé de partager le peu de pain qu'il doit à ses sueurs , avec une épouse décrépète et infirme. — Vous avez encore votre femme ! — Hélas ! oui nous nous consolons mutuellement — Allez , mon ami , quand votre femme sera morte on vous recevra.

Un infortuné père de famille vient de perdre son épouse ; il conduit à la maison de charité les deux plus jeunes de ses enfans , espérant , à l'aide d'un travail assidu , fournir aux besoins des deux autres. — Oh , oh , deux enfans à la fois ! — Eh oui , Messieurs , je garde les deux plus grands , et c'est tout ce que je puis faire. — Quel âge ont ces deux marmots que vous nous amenez ? — L'un a quatre ans et l'autre six. — Allez ,

tisme corrompoit tout ; parce qu'il n'appartient qu'à un peuple libre et régénéré , d'imprimer à toutes ses institutions ce caractère de sagesse et d'utilité qui les distingue de celles d'un peuple esclave. Les ateliers de charité qu'on se propose d'établir , appelleront l'indigence et repousseront la paresse ; ils présenteront des secours de tout genre au malheur , et n'offriront aucun attrait au vice.

LE MAIRE.

Vive Dieu ! nous allons être heureux ; mais ceux qui viendront après nous le seront bien davantage. Nous semons dans les craintes et les alarmes ; nos enfans moissonneront dans l'algèbre. Prenons patience , ça ira , ça ira. Mais savez-vous que je suis indigné quand j'entends nos voisins me répéter sans cesse : *Eh bien , notre Maire , les affaires de la France ne seront-elles pas bientôt terminées ?* Les insensés ! ils se figurent qu'on reconstruit un gouvernement

nous ne pouvons les recevoir , ils sont trop jeunes. — Mais quand pourrais-je les représenter ? Quand ils auront dix ans. — dix ans ! Juste ciel ! à dix ans j'espère qu'ils gagneront leur pain.

comme on reconstruiroit une bicoque. Voyez-vous , leur dis - je , la mesure du bonhomme Bastien ? Eh bien , c'est le modèle de notre vieux gouvernement despotique ; la constitution qu'on élève sur ses ruines , c'est un édifice plus régulier , plus majestueux , plus solide encore que la Maison-de-ville de Lyon.

Adieu, notre bon Pasteur , je vais annoncer au procureur - syndic du district que vous avez lu la lettre pastorale de notre bon évêque avec tout l'intérêt qu'elle inspire aux patriotes.

LE C U R É.

Et moi je vais préparer mon prône civique pour demain.

